

RÉSEAUX HUGUENOTS ET ESPACE EUROPÉEN (XVI^e-XXI^e SIÈCLE)

Philippe JOUTARD

RÉSUMÉ : Parmi les exemples du « principe de circulation » dans l'espace européen, le phénomène huguenot est l'un des cas les plus significatifs, par sa durée, quatre siècles, son ampleur et la diversité de ses expressions. Il débute dès le XVI^e siècle avec les premières persécutions des protestants français à l'origine d'une émigration en Hollande, prend toute sa dimension après la révocation de l'édit de Nantes en 1685 : 200 000 protestants français se réfugient principalement en Suisse, aux Provinces-Unies, dans les Îles britanniques et dans l'Allemagne protestante, continuant à avoir des liens avec leurs coreligionnaires restés à l'intérieur du royaume. Tout au long du XVIII^e siècle, trois réseaux, religieux, culturel et économique, en interaction constante sans pour autant se superposer, définissent une circularité huguenote qui marque l'espace européen. À l'ère des nationalismes du XIX^e siècle, cette circularité s'affaiblit fortement sans disparaître totalement, en particulier chez les huguenots français. À partir de la Seconde Guerre mondiale, se produit une réactivation fondée sur la mémoire, qui conduit en France les régions huguenotes à accueillir en très grand nombre les victimes du nazisme, puis facilite les échanges religieux et culturels entre huguenots de France et du Refuge.

MOTS-CLÉS : protestants, mobilité, Europe.

ABSTRACT : Among the examples of the « principle of circulation » in European space, the Huguenot phenomenon is one of the most significant cases, by its duration, four centuries, its scale and the diversity of its expressions. It begins as early as the XVIth century with the persecution of the first French Protestants who start emigrating to Holland, confirms its dimension after the Revocation of the Edict of Nantes in 1685 : 200,000 French Protestants take refuge mainly in Switzerland, in the United Provinces, in the British Isles and in Protestant Germany, continuing to have connections with their co-religionists who remained inside the French Kingdom. Throughout the XVIIIth century, three networks, religious, cultural and economic, in constant interaction without superimposing themselves, define a Huguenot circularity which marks European space. During the XIXth-century nationalisms, this circularity strongly weakens without completely disappearing, in particular among the French Huguenots. From World War II on, a reactivation based on memory occurs, which leads in France the Huguenot areas to receive many of Nazism's victims, then facilitates religious and cultural exchanges between Huguenots from France and from the « Refuge ».

KEYWORDS : Protestants, mobility, Europe.

ZUSAMMENFASSUNG : Unter den Beispielen des « Mobilitätsprinzips » im europäischen Raum ist das Hugenotten-Phänomen durch sein vierhundertjähriges Bestehen, seinen Umfang und die Vielfältigkeit seiner Erscheinungsformen eines der bezeichnendsten Beispiele. Dieses Phänomen beginnt schon im 16. Jahrhundert mit den ersten Verfolgungen von französischen Protestanten, durch die eine Emigration nach Holland entsteht ; es nimmt an Bedeutung zu nach der Widerrufung des Edikts von Nantes 1685 : 200 000 französische Protestanten fliehen in die Schweiz, in die Niederlande, auf die britischen Inseln und in die protestantischen deutschen Gebiete und haben weiterhin Kontakt zu ihren Glaubensgenossen innerhalb des Königreichs. Drei Arten von Vernetzungen, eine religiöse, eine kulturelle und eine ökonomische, die, ohne sich zu verschmelzen, alle drei in gegenseitigem Einfluss stehen, bilden während des 18. Jahrhunderts eine den europäischen Raum prägende Hugenotten-Mobilität. Zur Zeit des im 19. Jahrhundert aufkommenden Nationalismus wird diese Mobilität zurückgedrängt, ohne ganz abgeschaffen zu werden. Nach dem Zweiten Weltkrieg findet eine durch die Erinnerung untermauerte Wiederentdeckung der hugenottischen Solidarität statt, die in Frankreich dazu führt, dass in den von Hugenotten bewohnten Gebiete eine grosse Zahl von Opfern des Nationalsozialismus aufgenommen wird und dass der religiöse und kulturelle Austausch zwischen französischen Hugenotten und den Hugenotten des Refuge erleichtert wird.

STICHWÖRTER : Protestanten, Mobilität, Europa.

Philippe JOUTARD, né en 1935, est professeur d'histoire moderne (université de Provence et École des hautes études en sciences sociales). Ses travaux portent principalement sur le protestantisme cévenol, sur la construction et le fonctionnement de la mémoire collective et sur le rôle de l'imaginaire en histoire. Il est l'un des pionniers de l'utilisation de la source orale en histoire. Parmi ses publications, on peut citer : *La Légende des camisards. Une sensibilité au passé* (Paris, Gallimard, 1977, rééd. 1985), *Les Camisards* (Paris, Gallimard, « Folio histoire, 60 », 1994), *Ces voix qui nous viennent du passé* (Paris, Hachette, 1983), *L'Invention du mont Blanc* (Paris, Gallimard, 1986). Il a été l'un des animateurs de la recherche internationale sur le Refuge huguenot (1981-1986).

Adresse : 10, rue Edgar-Faure, F-75010 Paris.

Courrier électronique : pjoutard@yahoo.fr

Parmi les exemples du « principe de circulation » dans l'espace européen, le phénomène huguenot est l'un des cas les plus significatifs, par sa durée – quatre siècles –, son ampleur et la diversité de ses expressions. En France même, il est encore peu connu et n'est étudié que depuis une quinzaine d'années. Le terme même de « huguenot », qui est souvent ignoré, fait référence aux protestants calvinistes français, dont une partie a quitté le royaume du XVI^e au XVIII^e siècle¹. Dans les pays d'accueil, il est beaucoup plus familier pour un large public, et il a laissé des traces non négligeables dans la toponymie².

LE REFUGE COMME PRINCIPE DE CIRCULARITÉ

Le principe de circularité intervient, dès l'origine, dans l'établissement même des églises réformées françaises. Le rôle déterminant fut, en effet, joué par Genève où s'était réfugié, à partir de 1541, Jean Calvin, qui réussit à convertir les autorités de la cité et fit de la ville le point de départ de l'évangélisation du royaume de France. De Genève, partaient les missionnaires, les livres et les instructions, au moins dans les premiers temps, même si rapidement, le mouvement conquiert une certaine autonomie. Grâce à la conversion de grandes familles et même de princes du sang, les protestants français purent espérer un moment gagner l'ensemble du royaume, en particulier par l'adhésion du roi ou tout au moins par sa neutralité bienveillante. Le massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, marquait pour beaucoup la fin de cette espérance. Certains préférèrent s'exiler dans des pays où ils pourraient pratiquer librement leur culte, à Genève, mais aussi dans l'Angleterre d'Elizabeth et en Hollande alors révoltée contre Philippe II. Dans ce dernier pays, les réfugiés de France retrouvaient des Flamands de langue française et établissaient ensemble les premières églises wallonnes. Le premier « Refuge huguenot » s'est renforcé au gré des aléas, selon les succès ou les échecs des armées protestantes.

L'édit de Nantes, en 1598, ralentit fortement ce courant, sans le tarir complètement, dans la mesure où, après la mort d'Henri IV, ses successeurs ne se résignèrent pas totalement à la coexistence de deux religions dans un même royaume. Ainsi, la fin du siège de La Rochelle, en 1629, entraîna une petite vague d'émigration. Mais, c'est, évidemment, la politique de Louis XIV aboutissant

1. Le terme fait référence à un terme d'origine allemande *Eidgnossen*, qui signifie « confédérés », et il aurait d'abord été appliqué aux protestants suisses opposés aux catholiques. L'étymologie illustre déjà une circularité européenne.

2. Les exemples les plus significatifs se trouvent en Allemagne et aux États-Unis.

à la révocation de l'édit de Nantes, en octobre 1685, qui donna à la diaspora des huguenots toute son ampleur et aux réseaux qui en sont la conséquence leurs dimensions.

Selon les termes de la Révocation, seuls les pasteurs, leurs femmes et leurs jeunes enfants avaient l'autorisation d'émigrer ; les simples fidèles risquaient la prison, les galères et la confiscation de leurs biens, s'ils étaient pris en train de quitter le royaume. Pourtant, ils furent nombreux à courir ce risque, au moins un quart de la population protestante – soit près de 200 000 personnes –, inégalement réparties selon les régions et les professions. Là où les protestants n'étaient pas éloignés des frontières et très minoritaires, le pourcentage des départs fut très élevé, en Normandie, dans le Bassin parisien ou le long de la Côte atlantique. Ailleurs, dans les Cévennes ou dans le Vivarais, ils restèrent en très grande majorité, aidés par la puissance du nombre et la cohésion sociale. On ne sera pas surpris de voir dominer artisans et marchands dans les listes de fuyitifs et de constater la faible représentation des paysans. Les familles nobles et bourgeoises se partageaient, une partie restant en France, tandis que l'autre partait.

On retrouve les trois destinations antérieures. Et d'abord, les Provinces-Unies, qualifiées de « grande arche des fuyitifs » par l'un de ses plus illustres représentants, Pierre Bayle. La facilité d'accès, la tradition d'hospitalité des diverses dissidences, la présence d'une structure d'accueil déjà constituée par les églises wallonnes expliquent la place privilégiée tenue par cet espace européen qui accueillit au moins la moitié des pasteurs et les plus illustres, soit de 50 000 à 70 000 mille personnes selon les estimations. En quelques années, le nombre des églises wallonnes doubla. La Suisse et Genève furent le premier point d'arrivée des protestants méridionaux : 60 000 personnes y passèrent, 20 000 y restèrent. Londres et l'Angleterre accueillèrent plutôt les protestants des Provinces maritimes, soit 40 000 à 50 000 huguenots, et en quelques mois, 25 lieux de cultes furent créés à côté des 4 qui existaient déjà. À Londres, à la fin du xvii^e siècle, résidaient 30 000 Français, dont 20 000 personnes employées dans le textile. Et les huguenots aidèrent à combattre en Irlande l'influence catholique !

Grâce aux travaux de Michelle Magdelaine et à l'établissement d'une banque de données des réfugiés passant à Francfort, mais aussi par diverses recherches, nous comprenons mieux comment se sont renforcés et diversifiés des réseaux huguenots esquissés avant la révocation de l'édit de Nantes. Les principautés allemandes accueillirent les « excédents » des Provinces-Unies et de la Suisse. L'électeur de Brandebourg, en particulier, comprit rapidement l'intérêt de cette main-d'œuvre qualifiée et dynamique, dans ces terres déshéritées et en retard économiquement ; il envoya à Francfort des « recruteurs ». Sur les 30 000 Français qui se fixèrent finalement dans l'espace germanique, 20 000 furent sensibles à cette propagande. À la fin du xvii^e siècle, un tiers de la population berlinoise venait de France, soit environ 6 000 personnes ! Mais les colonies des puissances maritimes furent aussi accueillantes aux huguenots.

En 1687, une petite centaine de familles s'embarquait pour le cap de Bonne-Espérance et établit les fondations de la première église huguenote dans ce qui allait devenir l'Afrique du Sud, tandis que d'autres partaient pour les colonies anglaises dans le Massachusetts, à New York, en Virginie et surtout en Caroline du Sud, « la maison des huguenots³ ».

Cette vague d'émigration huguenote se distingue par la conservation des liens avec les communautés d'origines, par l'importance des échanges qui jouèrent dans les deux sens et entre les différentes communautés de réfugiés, enfin par la mémoire qui ne s'en est jamais totalement perdue.

AFFIRMATION ET REPLI DES RÉSEAUX HUGUENOTS

De multiples raisons expliquent la montée en puissance et la persistance de réseaux huguenots tout au long du XVIII^e siècle. Tout d'abord, l'espérance pour la première génération de réfugiés, sinon la seconde, de pouvoir rentrer en France, lorsque le Roi aurait « reconnu qu'il avait été mal conseillé ». Beaucoup d'entre eux ne concevaient l'installation que provisoire. Certains ont hésité avant de se fixer définitivement dans un lieu, repassant deux ou trois fois à Francfort pour obtenir une petite aide⁴. Les liens avec la famille en France n'étaient pas forcément rompus, les couples étant parfois même séparés. Les sources, en particulier les correspondances, donnent l'impression d'une véritable stratégie de conservation des biens, laissant le soin à un frère, à un cousin ou à un oncle demeurés en France, d'assurer le maintien du patrimoine. De plus, le flux migratoire se prolongea bien au-delà de la période d'apogée, située entre 1686 et 1690, au gré des événements politiques : en 1703, au moment de la prise d'Orange, comme à la fin de la guerre des Camisards, en 1704. Mais, même en plein XVIII^e siècle, on observe encore des départs. Un exemple bien connu a été récemment étudié, dans le Languedoc en 1752⁵. Plus tardivement encore, un pasteur du Désert dans l'ouest de la France, Jean-Louis Gibert, entraîna, en 1763-1764, plus de 130 personnes vers la Caroline du Sud, la plupart originaires de la façade atlantique⁶. Il existait aussi des échanges entre

3. Grâce aux travaux de Bertrand Van Ruymbeke, malheureusement pour la plupart inédits ou publiés dans des revues spécialisées, cette dernière diaspora a trouvé son historien contemporain.

4. Voir Michelle Magdelaine, « Francfort, plaque tournante du Refuge », in MAGDELAINE et THADDEN, 1985.

5. Pauline Duley-Haour, « Le réseau européen d'Antoine Court, moteur financier de l'émigration de 1752 », in BOST et LAURIOL, éd., 1998, p. 364-377.

6. Pierre Rolland, « "Des Cévenols en Caroline du Sud". L'aventure de Jean-Louis Gibert dans les années 1760 », in CABANEL, éd., 1999, Contrairement au titre, l'auteur démontre la faible participation des Cévenols à l'entreprise en dehors du pasteur lui-même originaire de la région.

les diverses communautés de réfugiés en plein XVIII^e siècle : le huguenot est beaucoup plus mobile que la moyenne des Européens d'alors et la possibilité de trouver un point d'accueil dans plusieurs grands pays européens facilite le départ. Le phénomène ne concerne pas seulement les notables. En 1743, le modérateur et le secrétaire de l'église française de Berlin délivrait à François Richard, un perruquier sur le départ pour Londres, un certificat pour « servir d'attestation de vie et de mœurs et non de passeport ». Le papier imprimé montre qu'il ne s'agit pas d'un acte exceptionnel⁷.

Il n'est donc pas surprenant qu'au moins en Allemagne et dans les Provinces-Unies, les huguenots aient pris soin de conserver pendant plusieurs générations l'usage du français, langue de la pratique religieuse, et d'assurer le maintien de l'identité familiale par une forte endogamie, au moins pour les deux premières générations. La pratique du français est évidemment facilitée par son rôle de langue de communication à travers toute l'Europe cultivée. Sa maîtrise participe de l'identité huguenote et renforce souvent le vif sentiment d'appartenir à l'élite du pays d'accueil. Dans les principautés allemandes, cet esprit de supériorité était manifeste, non sans susciter rancœur et jalousie. Dans le Royaume-Uni et ses dépendances coloniales, l'assimilation linguistique fut plus rapide et s'accompagna de l'adhésion à la confession royale. La forme française de l'identité déclina alors plus vite tandis que subsistait la fierté des origines.

Mais, en sens inverse, les huguenots restés en France s'appuyaient sur le Refuge pour conserver leur foi et leur culture face à la pression écrasante non seulement du pouvoir royal, mais encore de la religion dominante catholique dont ils faisaient maintenant officiellement partie, puisqu'ils étaient considérés comme des « nouveaux convertis ». Privés de pasteurs qui avaient abjuré ou s'étaient exilés, ils vécurent longtemps dans l'espoir de leur retour, puis les remplacèrent par des prédicants, simples laïques animant les réunions clandestines ou cultes du Désert (en référence aux Hébreux de l'Ancien Testament). Ces derniers cherchaient à assurer leur légitimité auprès des pasteurs du Refuge. Quelques-uns, comme l'ancien avocat Claude Brousson, se firent consacrer par eux. Après l'échec des camisards, le restaurateur des églises du Désert, Antoine Court, appuyait une grande partie de son action sur les liens avec le Refuge, en particulier suisse, au point d'établir, en 1729, à Lausanne, un séminaire pour les pasteurs du Désert. Pour ces derniers, les allers-retours entre le Désert et le Refuge furent constants. Une grande partie de la piété clandestine des religionnaires était alimentée par la diffusion clandestine d'opuscules et de livres venus de Genève, d'Amsterdam ou de Londres, que l'on retrouve, encore de nos jours, précieusement conservés dans les archives familiales. Des pasteurs adressaient à leurs anciens fidèles des lettres pastorales. Ainsi, les *Lettres pastorales aux fidèles qui gémissent sous la captivité de Babylone* (1686-1689)

7. *The Quiet Conquest*, 1985, pièce n° 155, p. 114.

de Pierre Jurieu eurent une influence considérable, comme son livre *L'Accomplissement des prophéties* (1686), sur le développement du millénarisme et du prophétisme méridional, l'une des causes majeures de la guerre des Camisards. La force du réseau huguenot apparaît clairement pendant cette guerre, qu'il s'agisse de l'écho rencontré par les événements dans tous les pays du Refuge à travers les gazettes, la publication de manifestes, de cartes ou d'ouvrages. Si la révolte des Cévennes eut tant d'échos, au point d'acquérir une dimension européenne, ce fut certes pour son originalité et un contexte international marqué par la guerre de Succession d'Espagne, mais, aussi, par l'écho donné à la révolte par les réseaux huguenots⁸. Après la guerre, le prophétisme cévenol s'exporta dans l'Europe, à travers les réseaux du Refuge. L'exemple d'Elie Marion, « le vagabond de Dieu », récemment présenté par Jean-Paul Chabrol, en est le plus significatif⁹.

Ce lien entre huguenots de l'intérieur et huguenots du Refuge n'est pas sans ambiguïté, car, rapidement, une concurrence implicite s'est mise en place. S'ils voulaient tenir une résistance efficace, les protestants restés dans le royaume ne devaient pas s'affaiblir numériquement, en continuant à émigrer ; en revanche, ceux qui étaient partis avaient tout intérêt à attirer leurs coreligionnaires français pour renforcer leurs communautés. La tension entre ces attitudes est parfois perceptible et l'incompréhension existe, s'approfondissant au fil des années, dans la mesure où les cultures s'éloignaient. Il restait, cependant, assez de points communs jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour maintenir l'existence de réseaux religieux, d'autant que ceux-ci s'inséraient dans des relations d'une autre nature.

Les cercles religieux renvoyaient, en effet, aux réseaux intellectuels qui les englobent et les dépassent, car ces derniers participaient à la circulation plus vaste des idées nouvelles ; et d'abord, au temps de *La Crise de la conscience européenne*, pour reprendre le titre du beau livre de Paul Hazard, le premier à avoir perçu l'importance du phénomène¹⁰. Le nom de Bayle vient immédiatement à l'esprit, mais aussi celui, plus obscur, du traducteur de Locke, Pierre Coste. La place des réfugiés dans la presse hollandaise est bien connue : la *Gazette de Leyde* fut fondée par un Jean Luzac, originaire de Bergerac ; Henri Basnage de Beauval éditait une revue mensuelle, *Histoire des ouvrages des savants*, et Pierre Bayle, *Nouvelles de la république des lettres*. De même, faut-il souligner leur rôle dans l'édition, pendant une grande partie du XVIII^e siècle ? L'ancien pasteur d'Uzès, Étienne Chauvin, a créé, à Berlin, en 1696, la première revue scientifique de Prusse, le *Nouveau journal des savants*, et Leibniz y collaborait.

8. Je me permets de renvoyer à mon ouvrage, JOUTARD, 1985, p. 49-66.

9. CHABROL, 1999.

10. HAZARD, 1935, voir les trois derniers chapitres de la première partie.

Paradoxalement, les réfugiés ont contribué au renforcement de la prédominance de la langue française dans les élites.

Leur influence provenait aussi de leur présence dans d'autres cercles de sociabilité. Ainsi nombre d'entre eux participaient à la création du réseau naissant de la franc-maçonnerie. Le fils d'un pasteur de La Rochelle, Jean-Theophilus Désaguliers, fut élu grand maître de la Grande Loge d'Angleterre. Après de brillantes études à Oxford, il menait une remarquable carrière scientifique, inventant le planétarium. Il est largement responsable de l'initiation de nombreux membres de la noblesse anglaise à la franc-maçonnerie, et il présida à plusieurs inaugurations de loges en Hollande et à Paris. Il avait par ailleurs ouvert une école à Londres¹¹.

Ces huguenots, souvent polygraphes et traducteurs, ne se situaient pas au premier plan des Lumières savantes, mais comme intermédiaires culturels. L'examen des abondantes correspondances de certains des personnages marquants du Refuge en donne la mesure¹². Ainsi, Jean Henri Samuel Formey, pasteur, professeur de philosophie au collège français de Berlin, journaliste et surtout secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, par ailleurs collaborateur de l'*Encyclopédie* a laissé plus de 18 000 lettres reçues et conservées. La lecture de cette source fait mieux comprendre la place de Berlin au temps de Frédéric II, et du mouvement des Lumières dans l'aide apportée par le réseau huguenot, à côté des « philosophes » attirés à la cour de Prusse dont le rôle est connu depuis longtemps¹³. Une autre illustration est fournie par la reconstruction de l'itinéraire de Firmin Abauzit, né à Uzès en 1679, placé dans un collège catholique, puis sorti clandestinement par sa mère, envoyé à Genève où il fit ses études et vécut toute sa vie. Curieux de toutes les disciplines, il fut en correspondance avec tous les grands esprits du temps, de Newton à Voltaire en passant par Jean-Jacques Rousseau qui lui rendit hommage dans *La Nouvelle Héloïse*. Ce dernier prit aussi comme confident un descendant de réfugié du Vivarais, Jacob Vernes, théologien libéral qui fit un catéchisme inspiré de l'esprit rousseauiste voulant « rapprocher le christianisme de sa belle simplicité primitive¹⁴ ». Une partie de la famille de Vernes revint en France au temps de Louis XVI, où elle s'illustra dans la banque qui porte encore ce nom.

Il convient, en effet, de ne pas oublier une autre facette déterminante de la circularité huguenote, celle constituée par les réseaux économiques. Comme

11. *The Quiet Conquest*, 1985, pièce 152, p. 114 et 193, p. 154.

12. Grâce à la grande recherche internationale animée par Hans Bots, Éric-Olivier Lochar et Anthony MacKenna sur la « communication manuscrite en Europe à l'époque moderne », citée à la fin de cet article. BOTS et SCHILINGS, 2001, en ont donné une belle illustration avec l'édition des *Lettres d'Élie Luzac à Jean-Samuel Formey*.

13. C'est un des thèmes de la recherche citée dans la note précédente.

14. *Le Refuge huguenot en Suisse*, 1985, p. 256 et 258.

dans le cas des milieux intellectuels, ils s'insèrent aussi dans des ensembles plus vastes, forme de mondialisation économique. Mais ici, les acteurs sont comparativement de plus grand poids et souvent de premier plan. En étudiant *La Banque protestante en France de la Révocation à la Révolution*, il y a déjà plus de quarante ans, Herbert Lüthy avait mis en valeur les relations étroites entre les banquiers suisses d'origine huguenote et leurs compatriotes restés en France. On pouvait alors même évoquer, non sans ambiguïté, la solidarité d'une sorte d'« internationale protestante ». Depuis, les études se sont multipliées, et pas seulement dans le domaine de la Banque et celui du Refuge suisse, car ces réseaux, comme les autres, couvraient l'ensemble de l'Europe avec des prolongements outre-mer. Bien entendu, il serait terriblement réducteur de limiter leurs relations économiques aux seuls protestants. Leurs correspondants catholiques étaient nombreux, parfois même majoritaires. Mais nul doute que la communauté de culture à laquelle s'ajoutent constamment de nombreux liens matrimoniaux, renforçait la confiance et facilitait grandement le travail commun.

Guillaume Boissier présente un cas bien documenté. Fils d'un riche marchand drapier d'Anduze au pied des Cévennes, il partit pour Genève en 1670, bien avant la Révocation, se maria avec une jeune fille d'Anduze, dont il eut onze enfants. Il fit entrer trois filles dans les plus grandes familles genevoises ; devenu banquier lui-même, il prit auprès de lui un de ses fils, en établit un autre à Londres, un troisième à Paris et le quatrième à Gênes. La famille Pourtalès offre un exemple encore plus significatif. Le père quitta Lasalle pour Genève, puis Londres, avant de s'installer définitivement à Neuchâtel. Il s'enrichit dans le commerce textile. Mais son fils aîné Jacques Louis, après avoir circulé entre Londres et Bâle, revint à Neuchâtel et s'engagea dans le grand commerce international des indiennes, fréquentant les foires de Londres, Francfort, Zurich, Bolzano. Son réseau d'affaires, où l'on retrouve aussi bien des réfugiés que des nouveaux convertis restés en France, se déployait sur l'ensemble du monde connu, de Londres à Pondichéry en passant par Hambourg, Lorient, Philadelphie et Constantinople.

Il est fascinant de consulter les arbres généalogiques de ces familles qui s'entrelacent et maillent à l'infini l'espace, parfois jusqu'à nos jours : ainsi en est-il de la descendance de Pierre Cazenove (originaire d'un petit bourg près d'Anduze), réfugié à Genève en 1686, mais dont les enfants partent d'abord pour les Provinces-Unies et l'Angleterre, et ensuite dans toute l'Europe et les Amériques. Trois branches subsistent actuellement, l'une en France, une autre en Grande-Bretagne et la troisième aux États-Unis¹⁵.

15. *Le Refuge huguenot en Suisse*, 1985, dans l'ordre des noms cités, p. 126, 152 et 36.

Parfois, le Refuge n'apparaît pas immédiatement, mais constitue le couronnement d'une grande carrière économique, tant il est vrai qu'ici le commerce est premier. L'exemple le plus emblématique est donné par la famille Solier, originaire d'un petit bourg du Sud du Rouergue, Camarès, non loin de Millau. Ces huguenots convaincus, qui fréquentaient les cultes interdits, étaient par ailleurs de grands commerçants d'indiennes¹⁶. Le centre de leur puissance économique était à Cadix, sans aucun rapport apparent (et pour cause) avec le Refuge et la réforme calviniste. Genève ou Vevey intervenaient bien, mais pour fournir quelques cousins ou quelques capitaux complémentaires et, surtout en fin de parcours, pour cultiver son jardin dans la terre promise de Canaan !

La présence de filières huguenotes pouvait stimuler l'essor économique de régions françaises. Ainsi, à Marseille, les débuts des indiennages bénéficièrent du retour d'artisans huguenots de Genève et de toute la Suisse.

Dernière forme de circularité, le réseau éducatif était l'enjeu de stratégies complexes, car il se situait à la jonction entre le domaine religieux, l'économique, le culturel et la reproduction familiale. On envoyait un jeune homme parfaire sa formation religieuse, intellectuelle, financière ou technique, chez un oncle ou un cousin huguenot en Suisse. Cette habitude resserrait les liens et assurait l'homogénéité d'une culture. La pratique était courante pour les grandes familles de banquiers, mais elle concernait aussi des notables de moindre niveau comme ce Laurent Parlier, de Barre-des-Cévennes, qui expédia son fils à Vevey chez son cousin pour y faire sa communion, mais aussi apprendre la rhétorique, la géométrie et le dessin¹⁷.

La force de ces réseaux huguenots tient dans cet entrelacement visible des professions qui font coexister dans une même famille, pasteurs, banquiers, commerçants et professions intellectuelles.

Les conditions qui avaient facilité l'essor des réseaux huguenots ont disparu au XIX^e siècle. Avec la liberté de culte retrouvé, les protestants français n'ont plus besoin de l'appui de leurs coreligionnaires du Refuge ; ceux-ci sont maintenant parfaitement intégrés dans leur pays d'accueil et l'ascendance française n'est plus qu'un lointain souvenir. Quand l'Assemblée constituante proposa, en 1790, aux descendants des émigrants de la Révocation de revenir en France et d'avoir automatiquement la nationalité française, bien peu acceptèrent la proposition¹⁸. Les guerres napoléoniennes furent un révélateur du maintien d'une attitude de défiance. Pour marquer leur désapprobation à l'égard du conquérant, de nombreux descendants de réfugiés décidèrent de germaniser ou

16. DERMIGNY, 1960. Voir aussi CABANEL, 2000, p. 214-217, qui a présenté les principales conclusions.

17. CHABROL, 1994, p. 207-209.

18. Même si on peut citer quelques personnalités comme Benjamin Constant.

angliciser leur nom et abandonnèrent la langue de leurs ancêtres, quand ils ne l'avaient pas déjà fait. Plus largement, la montée en puissance des nationalismes obligea les huguenots à faire le choix définitif de la fidélité au pays de résidence.

La plus claire illustration était donnée par le déroulement de la commémoration du bicentenaire de la Révocation. En dehors d'un représentant des églises wallonnes, la France n'invita aucun délégué des églises huguenotes du Refuge, sans doute pour ne pas avoir à recevoir des Allemands. La cérémonie fut autant patriotique que religieuse et quatre orateurs sur cinq achevèrent leur discours par une exaltation de la nation française. Le décor choisi rappelait toutes les personnalités réformées qui ont fait la gloire de la France. En Allemagne, les cérémonies du bicentenaire furent l'occasion d'opposer la France détestable de Charles IX et Louis XIV à la Prusse bienveillante de l'électeur de Brandebourg qui, par l'édit de Postdam, dix jours après l'édit de Fontainebleau, avait su accueillir généreusement les pauvres réfugiés. D'un côté, on déplora les malheurs des huguenots sous la monarchie française ; de l'autre, on célébra leur bonheur retrouvé grâce aux princes prussiens¹⁹. Tout se passait comme si les solidarités nationales l'emportaient largement sur les solidarités religieuses et même familiales.

Le recul définitif des Pays-Bas dans la vie culturelle européenne et celui relatif de l'influence française diminuèrent l'influence des réseaux intellectuels huguenots, tandis que le caractère huguenot des banquiers et des hommes d'affaires se diluait dans l'expansion continue du capitalisme européen, sans cependant totalement disparaître.

Pourtant, il reste des vestiges de ces réseaux. Ils sont beaucoup plus visibles chez les Français : tout au long du XIX^e siècle, ils font sentir encore leur influence. Les liens avec les pays du Refuge n'ont jamais été totalement rompus. C'est ainsi que les prédicateurs des multiples dissidences protestantes anglo-saxonnes et, plus largement, le « revivalisme » trouvèrent une oreille attentive chez les protestants français. Les missionnaires de ces courants, du méthodisme au pentecôtisme, en passant par le darbyisme, le savaient bien, qui, à peine débarqués à Boulogne, se précipitaient vers les communautés huguenotes. Les bibliothèques des temples furent largement dotées de livres venant de sociétés bibliques anglaises ou genevoises. Des facultés de théologie protestante furent bien ouvertes en France, en particulier à Montauban. Les pasteurs de théologie libérale n'en continuaient pas moins à se former à Genève au début du XX^e siècle. D'ailleurs, les églises réformées françaises n'hésitaient pas à faire appel à des pasteurs étrangers en provenance de Suisse qui finirent par s'installer en France, formant des dynasties célèbres comme les Monod ou les Bost.

19. THEIS et ZUBER, dir., 1986, p. 307-309.

Des réseaux huguenots se sont maintenus également dans la haute société protestante par des alliances matrimoniales. La famille Say, d'origine cévenole et protestante, présente pour nous l'intérêt d'avoir, au XIX^e siècle, deux branches : la première, descendant de l'économiste Jean-Baptiste, est restée fidèle à l'évangélisme à quelques exceptions près ; la seconde, issue de son frère Léon, fondateur des célèbres sucreries, est devenue catholique. Chez cette dernière, les mariages internationaux sont exceptionnels, alors qu'ils sont monnaie courante dans la branche huguenote : 4 sur 6 chez les petits-enfants, 9 sur 18 chez les arrière-petits-enfants et encore 12 sur 37 et 23 sur 97 dans les deux suivantes²⁰.

On peut observer une situation inverse dans le Refuge. La commémoration du bicentenaire de la Révocation entraîna bien la création des premières sociétés savantes huguenotes, chargées de maintenir la mémoire de l'émigration, à Londres et en Caroline du Sud en 1885, en Allemagne en 1890, puis, après 1918, dans le New Jersey en 1922, et à Washington en 1927. Mais ces créations sont terriblement ambiguës, car il s'agissait beaucoup plus d'exalter le mérite du courage des ancêtres qui avaient contribué à développer leur pays d'accueil que de maintenir des liens avec les huguenots français. On pourrait aussi évoquer le cas d'un pasteur allemand d'origine huguenote, Ebrard, qui, dès l'âge de six ans, rêvait de connaître le pays de ses ancêtres, Le Vigan, en Cévennes, et dont la famille n'avait jamais oublié l'existence. En 1877, il réalise enfin son rêve et fait le récit de ce voyage. Las, le meilleur compliment que cet homme pacifique croit devoir adresser aux Cévenols est d'en faire des Allemands : « C'est précisément dans les Cévennes du Sud que les Goths s'étaient établis [...] Les Cévenols du Sud sont donc nos compatriotes germaniques²¹. » Il illustre ainsi parfaitement le propos d'Étienne François, montrant comment dans la littérature allemande de l'époque, les huguenots sont bien des Allemands qui s'ignorent²².

UNE RÉACTIVATION CONTEMPORAINE FONDÉE SUR LA MÉMOIRE

L'évolution enregistrée au siècle précédent aurait pu entraîner la disparition de ces réseaux et l'effacement définitif du huguenotisme. Or, sans avoir la richesse, la diversité, encore moins la même importance historique qu'au XVIII^e siècle, ceux-ci ont connu au XX^e siècle un certain regain de vitalité. Une sensibilité huguenote, européenne, voire cosmopolite, n'a jamais complètement

20. Nous avons établi cette petite statistique à partir de l'étude généalogique minutieuse de VALYNSSELLE, 1971.

21. EBRARD, 1985, p. 21.

22. « Du patriote prussien au meilleur des Allemands », in MAGDELAINÉ et THADDEN, dir., 1985, p. 234.

disparu de France. Les événements dramatiques de la Seconde Guerre mondiale lui ont donné l'occasion de se manifester par l'expression d'une solidarité active à l'égard des persécutés juifs ou antinazis. On connaît le rôle joué par les zones protestantes dans l'accueil des Juifs et plus largement des victimes du nazisme, Le Chambon-sur-Lignon, Dieulefit, les Cévennes²³. Nul doute que le souvenir des persécutions n'ait joué un rôle, mais il faut faire intervenir aussi comme élément d'explication les traces des réseaux huguenots, et d'abord la familiarité que de nombreux protestants français entretenaient avec des pays étrangers qui avaient servi de refuge, l'Allemagne en premier lieu. C'est ainsi qu'ils purent informer, de façon précoce, leurs coreligionnaires sur la montée des persécutions contre les opposants et les Juifs. Ils préparèrent ainsi, dans des périodiques comme le *Christianisme social*, ou *Le Lien*, les esprits à la Résistance. Les pasteurs relayaient l'information dans leurs sermons comme l'attestent nos enquêtes en Cévennes²⁴. En 1935, pendant l'assemblée du Désert sur le thème « Résister », l'écrivain protestant cévenol, André Chamson, s'écria en faisant allusion à l'Église confessante : « N'oublions pas qu'il y a actuellement des protestants qui sont persécutés en Allemagne²⁵ », et ce texte fut repris dans une livraison du *Christianisme social*.

Les pasteurs continuèrent de recevoir, durant toute la guerre, par l'intermédiaire du conseil œcuménique, alors en formation, et de son secrétaire actif Willem Adolf Visser't Hooft, une information plus exacte sur le sort des Juifs qui conduisit à un engagement plus collectif. Les habitudes de travail avec des organisations anglo-saxonnes, qui ne furent pas totalement rompues pendant l'Occupation, favorisèrent le sauvetage de Juifs. Ainsi l'YMCA, la Young Men's Christian Association, était représentée chez les protestants français par l'Union chrétienne des jeunes gens. Aumônier du camp des Milles, près d'Aix-en-Provence, le pasteur Henri Manen, très attaché à sa tradition huguenote et qui avait fait ses études théologiques à Genève, sauva, en 1942, plusieurs dizaines de Juifs et d'Allemands antinazis de la déportation. Son journal tenu pendant cette période dramatique montre l'efficacité d'un réseau à la fois national et international. D'ailleurs, le journal passa aux États-Unis où il fut publié en allemand dans une revue juive new-yorkaise en décembre 1942, et quelques semaines plus tard, il était diffusé à Zurich dans un ouvrage collectif en soutien à l'Église confessante d'Allemagne²⁶ ! On a pu aussi dire que la présence de pasteurs suisses sur le plateau du Chambon-sur-Lignon avait contribué à la protection de ce « refuge juif ». Enfin, Jacques Poujol a recensé quelques cas d'aide de huguenots allemands²⁷. Mais, sur ce point, le bilan est

23. POUJOL, 2000.

24. JOUTARD, POUJOL et CABANEL, éd., 1994.

25. Cité par POUJOL, 2000, p. 127.

26. Henri Manen, « Au fond de l'abîme », in GRANDJONC et GRUNDTNER, dir., 1990, p. 353-373.

27. POUJOL, 2000, p. 89.

contrasté, dans la mesure où les huguenots en Allemagne, on l'a dit, se voulaient « les meilleurs des Allemands » : le pasteur de l'église « française » de Berlin faisait bien partie de l'Église confessante, mais Ulrich Marseille, l'aviateur choyé par Hitler, descendait aussi d'une famille d'émigrés protestants ! Ici, le critère huguenot pour adhérer à l'un ou l'autre des camps n'est guère pertinent²⁸.

Une seconde période de regain nous conduit jusqu'à l'histoire immédiate. Elle est marquée dans la recherche des racines, amorcée à partir des années 1970, y compris les racines familiales par l'essor de la généalogie, dans « l'ère de la mémoire généralisée » qui lui est associée, et dans la recherche des dépassements des conflits nationaux avec l'adhésion à la réconciliation franco-allemande et la construction européenne.

Nul doute que l'année 1985 marque sur ce point un tournant décisif. Alors que le bicentenaire de la Révocation avait été étroitement nationaliste, chacun enfermé dans son pays, le tricentenaire se voulut résolument international. En France même, le Comité protestant des amitiés françaises à l'étranger organisa en octobre, mois de la Révocation, sur dix jours, un rassemblement international des descendants huguenots. Le point culminant en fut la cérémonie à l'Unesco, le 11 octobre, à laquelle participait, en personne, le président de la République. Madame F. A. Du Corbier, la présidente de la fondation huguenote des Pays-Bas, était placée à ses côtés ; elle fut la première à prendre la parole au nom des descendants des huguenots du Refuge²⁹. Plus étonnant encore, un timbre fut édité par La Poste avec la mention « Accueil des huguenots³⁰ » ! Le Queyras, dans les Alpes, organisait en septembre le rassemblement des descendants huguenots et vaudois de la vallée sous le titre « Retour au Queyras ». Dans les pays du Refuge, les nombreuses cérémonies furent aussi mixtes : ainsi à Delft, aux Pays-Bas, le doyen Jean Carbonnier, président du comité du musée du Désert, fut chargé d'un discours. Les grandes expositions à Amsterdam, Lausanne et Londres rappelaient le passé commun et consacraient une partie de leur présentation aux régions d'origine. Si les ouvrages suscités par la commémoration examinaient la nature de l'événement lui-même, les recherches et les colloques qui suivirent furent majoritairement consacrés à la diaspora, au Refuge, sans oublier les rapports entre la France et les pays d'accueil³¹.

28. Information verbale aimablement communiquée par Rudolf von Thadden, lui-même partiellement d'origine huguenote et dont le père et la plus grande partie de la famille firent partie de l'Église confessante.

29. Voir *Réforme*, 18 oct. 1985, et *Le Monde*, 13-14 oct. 1985.

30. Non sans susciter l'ironie de certains protestants suisses et français, voir la revue *Le Christianisme au xx^e siècle*, 21 oct. 1985, p. 10.

31. La revue *Causses et Cévennes*, dans un encart du numéro 2 de l'année 1985, donne une liste assez complète sinon exhaustive des manifestations de l'année 1985 consacrées à la commémoration. On remarquera le nombre important de publications citées dans notre bibliographie qui sont parues en 1985.

L'année 1985 confirme un mouvement amorcé depuis plusieurs années. Dans les années 1950 déjà, de nouvelles sociétés huguenotes, surtout américaines, avaient vu le jour : en 1951, dans le Wisconsin, dans l'Illinois et le Maine et, en 1953, en Afrique du Sud. Leurs objectifs étaient plus ambitieux. On ne rappelait pas uniquement l'ancienneté d'arrivée, on ne cherchait pas seulement à renforcer la fierté d'être les « pères fondateurs », on évoquait avec précision le pays de départ. Ainsi, les Allemands de la *Deutsche Hugenotten Gesellschaft*, si nationalistes au XIX^e siècle, se donnaient désormais pour but de « renforcer les liens entre les Allemands et les Français » et le musée de Bad-Karlshafen présentait avec un intérieur cévenol, les activités de cette région d'origine, sans oublier de mentionner la résistance huguenote à l'intérieur même du royaume³². Une collaboration se développa avec le musée des Vallées cévenoles de Saint-Jean-du-Gard³³. De plus en plus nombreux, les descendants de huguenots viennent en France rechercher les traces du berceau familial et retrouver d'hypothétiques cousins : les archives sont sollicitées. Leur présence est de plus en plus importante à l'assemblée annuelle du musée du Désert le premier dimanche de septembre. Un véritable tourisme culturel et religieux prend forme.

L'historiographie en pleine expansion suscite des réseaux. En 1967, le pasteur Maurice Mousseaux, écrivant pour un large public *La Brie protestante. Aux sources de la Réforme française*, trouve utile de consacrer un chapitre entier au Refuge, accompagné de pièces publiées en annexe : il prend contact avec le grand érudit allemand, Wilhelm Beuleke, pour avoir des renseignements précis sur les huguenots de sa région émigrés en Allemagne³⁴.

Deux ans plus tard, Jean Boisset organise, à Montpellier, le premier colloque consacré au sujet avec une participation étrangère importante. En 1979, *Le Monde* demandait à l'auteur de cette contribution, un article sur le sujet³⁵. La préparation scientifique du tricentenaire se centrait dès le début des années 1980 sur le thème de la constitution du second Refuge. Un véritable réseau scientifique s'est constitué auquel participait des universitaires allemands, français, hollandais et suisses³⁶ et qui a tenu de 1981 à 1986 des rencontres régulières à Berlin, Göttingen, Genève, Leyde, Marseille ou Paris.

32. *Deutsches Hugenotten Museum Bad Karlshafen*, 1983, p. 13-15.

33. Information aimablement communiquée par le créateur du musée de Saint-Jean-du-Gard, Daniel Travier, qui a donné au musée le miroir pouvant cacher une Bible, *Deutsches Hugenotten Museum*, p. 19.

34. MOUSSEAUX, 1998, p. 221-242 et 283-288.

35. « La diaspora huguenote », *Le Monde du dimanche*, 28 oct. 1979.

36. L'ouvrage dirigé par MAGDELAINE et THADDEN, dir., 1985, avec sa double version, française chez Armand Colin, et allemande chez Beck, en est le résultat le plus visible, mais ce réseau organisa de nombreux colloques et séminaires, en particulier à Berlin, Paris, Genève ou Marseille. Plusieurs des ouvrages de la bibliographie en sont inspirés.

Mais, loin d'arrêter le mouvement par un effet de saturation, la commémoration l'a accéléré à la différence d'un bicentenaire de beaucoup plus grand poids, celui de la Révolution française.

Le meilleur témoignage en est encore apporté par la consultation de la Toile à partir de l'expression « Refuge huguenot³⁷ ». Il est vrai que le « huguenotisme » étant d'abord un réseau, il est logique qu'il sache parfaitement s'exprimer à travers le réseau par excellence que constitue Internet. Dans la diversité des références que celui-ci offre, mais aussi leur entrecroisement, apparaissent clairement les différentes expressions du phénomène huguenot aujourd'hui.

Il y a d'abord une recherche des origines et une reconstitution généalogique qui ne surprendra pas, tant il s'agit d'une tendance qui dépasse largement les huguenots. Mais ceux-ci ont la chance d'avoir une variété de sources documentaires au départ comme à l'arrivée, et aux étapes intermédiaires, assez précises pour que les amateurs aient un fil conducteur, mais avec suffisamment de lacunes, pour exercer leur sagacité et alimenter l'imagination. En recherchant l'ancêtre qui a fait le choix de partir, le descendant est fidèle à l'un des traits permanents du huguenotisme, l'enracinement familial et la référence à celui ou à celle qui a fondé la fidélité³⁸. De simples particuliers ouvrent ainsi des sites, recherchent des liens, donnent des informations, parfois organisent un forum et une bourse aux informations : au-delà de l'intérêt familial et historique, se manifeste une recherche de sociabilité déjà repérée sur d'autres thèmes.

Cet intérêt généalogique et familial est présent dans toutes les associations huguenotes, qui ont aussi leur implantation sur la Toile et offre toujours une rubrique sur le sujet. Celles-ci entretiennent souvent des musées, publient des revues et organisent des rencontres. Très nombreuses aux États-Unis, regroupées dans une association nationale, elles restent encore étroitement patriotiques et refermées sur elles-mêmes, comme le prouvent des liens exclusifs avec des sites anglophones. Il n'en est pas de même de celles d'Europe et particulièrement d'Allemagne. Les Allemands confirment la volonté de recréer un réseau huguenot, ainsi le site présente non seulement les lieux de mémoire huguenots d'Allemagne, mais ceux de France et ses liens renvoient à ses homologues français.

Les protestants français répondent fort bien à cette ouverture. Il est significatif que le site de la Fédération protestante de France s'intitule Huguenot.Net par une extension du terme, puisqu'il s'agit d'un annuaire des protestants francophones comprenant des luthériens qui, au sens littéral du terme, ne sont pas des huguenots.

37. Par le moteur de recherche Google, les autres donnant des résultats comparables ou plus faibles.

38. C'est l'un des traits déjà noté par le grand historien du protestantisme français Émile G. Léonard, dans l'analyse véritablement anthropologique qu'il donne de sa communauté religieuse : voir LÉONARD, 1953.

L'Internet révèle aussi l'existence d'autres réseaux au moins aussi dynamiques, les réseaux scientifiques. La base de données sur les réfugiés huguenots passés à Francfort créée par Michelle Magdelaine est maintenant accessible aux amateurs et aux chercheurs³⁹. Des universitaires européens ont pris les réseaux intellectuels huguenots pour objet d'étude, partiellement dans la prolongation de l'entreprise des années 1980, ne serait-ce que par un des principaux animateurs de l'opération, le néerlandais Hans Bots. Ils insèrent ce thème dans un ensemble plus vaste consacré au « rôle de la communication manuscrite [...] dans la constitution de la République des lettres et dans la formation de l'esprit philosophique en Europe à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) ». Mais les sujets huguenots tiennent une place importante et présentent une cohérence et une unité particulières comme le montrent les diverses rencontres scientifiques organisées, qu'il s'agisse des traducteurs huguenots (Dublin, juillet 1999), de la correspondance de Pierre Bayle (Carlat-Bayle, septembre 2000), de l'évolution théologique des pasteurs huguenots (Montpellier, janvier 2001) ou des journalistes et libraires dans les réseaux de correspondances huguenotes (Nimègue, novembre 2001), sans parler des rencontres à venir à Séville, Paris et Limerick⁴⁰. Par une sorte de mimétisme, ce réseau, dans sa structuration et son fonctionnement, rappelle celui qu'il étudie, tout en étant très novateur par l'utilisation systématique et très adaptée des technologies de l'information et de la communication actuelles.

Une nouvelle entreprise vient d'être lancée par un laboratoire de Toulouse, Diaspora, qui s'interroge sur le « retour des huguenots », aussi bien après la loi de 1790 qu'à notre époque⁴¹.

Ces divers signes, de nature fort différente, témoignent, chacun dans leur ordre, de la permanence de la diaspora huguenote, même si ses modes actuels d'expression peuvent paraître mineurs. N'est-ce pas parce que celle-ci dès l'origine et à travers sa longue durée a su fort bien gérer ce qui est aujourd'hui problématique pour tous, le rapport entre enracinement, identité et cosmopolitisme ? La question dépasse largement les limites du groupe restreint concerné.

Philippe JOUTARD
(décembre 2001).

39. Voir <http://www.cams-atid.ivry.cnrs.fr/refuge-huguenot>
Cette banque de données contient déjà plus de 100 000 fiches.

40. Voir <http://www.uni-postdam.de/u/fea/briefe>

41. Sous le titre « Rentrée, retour, retrouvailles. Les huguenots, le Refuge et la France », avec un colloque prévu en février 2003 et animé par Patrick Cabanel.

LISTE DES RÉFÉRENCES

- BIRNSTIEL (Eckart), dir., 2001, *La Diaspora des huguenots. Les réfugiés protestants de France et leur dispersion dans le monde (xvi^e-xviii^e siècle)*, Paris, Champion.
- BOISSET (Jean), éd., 1969, « Le Refuge huguenot », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. CXV, p. 404-672.
- BOST (Hubert) et LAURIOL (Claude), éd., 1998, *Entre désert et Europe, le pasteur Antoine Court (1695-1760)*, actes du colloque de Nîmes, 3-4 nov. 1996, Paris, Champion.
- BOTS (Hans) et SCHILINGS (Jean), 2001, *Lettres d'Élie Luzac à Jean-Samuel Formey (1748-1770). Regards sur les coulisses de la librairie hollandaise au xviii^e siècle*, Paris, Champion.
- CABANEL (Patrick), éd., 1992, « Colloques de Montpellier, les Cévennes et l'Europe », *Causes et Cévennes*, t. XVII, 4, p. 229-272.
- CABANEL (P.), éd., 1999, « La diaspora cévenole », *Causes et Cévennes*, t. XIX, 2, p. 38-72.
- CABANEL (P.), 2000, *Itinéraires protestants en Languedoc, Hérault, Rouergue, Aude et Roussillon*, Montpellier, Presses du Languedoc.
- CHABROL (Jean-Paul), 1994, *Les Seigneurs de la soie. Trois siècles de la vie d'une famille cévenole (xvi^e-xix^e siècle)*, préf. Philippe JOUTARD, Montpellier, Presses du Languedoc.
- CHABROL (J.-P.), 1999, *Elie Marion, le vagabond de Dieu, 1678-1713. Prophétisme et millénarisme protestants en Europe à l'aube des Lumières*, préf. Philippe JOUTARD, Aix-en-Provence, Edisud.
- DERMIGNY (Louis), 1960, *Cargaisons indiennes, Solier et Cie 1781-1793*, Paris, SEVPEN, 2 vol.
- EBRARD (August), 1985, *Voyage dans les Cévennes en 1977*, trad. par Liselotte KOLZ, Alès, Club Cévenol.
- GRANDJONC (Jacques) et GRUNDTNER (Thérésia), dir., 1990, *Zones d'ombres, 1933-1944*, Aix-en-Provence, Alinéa.
- GRANDJONC (Jacques) et VOIGT (Klaus), dir., 1983, *Émigrés français en Allemagne, émigrés allemands en France, 1685-1945*, Paris, Institut Goethe-Ministère des relations extérieures.
- HAZARD (Paul), 1935, *La Crise de la conscience européenne de 1680 à 1715*, Paris, Boivin.
- JOUTARD (Philippe), 1985, *La Légende des camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, 1^{re} éd. Paris, Gallimard, 1977, ici rééd. Paris, Gallimard.
- JOUTARD (Philippe), POUJOL (Jacques) et CABANEL (Patrick), éd., 1994, *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, 3^e éd. rev. et compl., Montpellier, Presses du Languedoc.
- LÉONARD (Émile G.), 1953, *Le Protestant français*, Paris, Presses universitaires de France.

- Le Refuge huguenot en Suisse*, 1985, [catalogue d'exposition], Lausanne, Musée historique de l'ancien archevêché.
- LÜTHY (Herbert), 1959-1961, *La Banque protestante en France de la révocation de l'édit de Nantes à la Révolution*, Paris, SEVPEN, 2 vol. , réimpr. de l'éd. orig. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1999.
- MAGDELAINE (Michelle) et THADDEN (Rudolf von), dir., 1985, *Le Refuge huguenot*, Paris, Armand Colin.
- MOUSSEAU (Maurice), 1998, *La Brie protestante. Aux sources françaises de la Réforme*, 1^{re} éd. Paris, Librairie protestante, 1967, ici rééd. 77139 Étrepilly, Presses du village.
- POUJOL (Jacques), 2000, *Protestants dans la France en guerre, 1939-1945*, Paris, Les Éditions de Paris, Max Chaleil.
- THEIS (Laurent) et ZUBER (Roger), dir., 1986, *La Révocation de l'édit de Nantes et le protestantisme français en 1685*, Paris, Société de l'histoire du protestantisme français.
- The Quiet Conquest. The Huguenots 1685 to 1985*, 1985, [catalogue d'exposition], Londres, Board of Governors of the Museum of London.
- VALYNSELLE (Joseph), 1971, *Les Say et leurs alliances. L'étonnante aventure d'une famille cévenole*, Paris, l'Auteur.
- YARDENI (Myriam), 1985, *Le Refuge huguenot*, Paris, Presses universitaires de France.